

L'HÉRITAGE DES TEMPLIERS

CHAPITRE PREMIER

Jeff Mauroy se cala confortablement dans l'un des fauteuils moelleux du living, face à la baie vitrée grande ouverte. Lassé par les palabres de ses amis — penchés sur diverses cartes Michelin étalées sur la table en bois de teck — il alluma philosophiquement une cigarette. La soirée de ce 9 juillet était étouffante et pas le moindre souffle d'air n'agitait les longs voiles de tulle à travers lesquels on apercevait la paisible avenue Charles de Foucauld, éclairée de place en place par de hauts lampadaires. Une avenue d'autant plus tranquille qu'en cette période estivale, la plupart de ses élégants pavillons, en bordure du Bois de Vincennes, avaient été désertés par leurs propriétaires.

Ingénieur électronicien, ancien pilote d'hélicoptère et ceinture noire de judo, Jeff Mauroy était un solide gaillard de trente-quatre ans, au visage ouvert, sympathique, au teint bronzé. Sa fine moustache, sa chevelure brune, coiffée à la Titus et sa carrure athlétique (sans rembourrage, son léger polo bleu pâle en témoignait) lui conféraient une allure jeune et sportive qui ne manquait pas de distinction.

– La montagne ! Rien de tel que la montagne ! soutenait Raymond Duchenal, un biologiste du même âge que Jeff, très blond, hâlé, le menton énergique et dont l'impressionnante corpulence — toute en muscles et en nerfs — aurait pu lui valoir un poste de demi de mêlée !

– La montagne ? Et pourquoi pas l'Everest ou le Kilimandjaro ? railla le physicien Gilbert Cartier, attaché au laboratoire de Synthèse atomique d'Ivry-sur-Seine, dont la musculature d'ex-champion de natation — et de lancer du couteau ! — n'avait rien à envier à celle de ses amis.

– Tout à fait d'accord, approuva Alexandre Robin, le « nain » de la bande, encore que sa taille d'un mètre soixante-seize n'eût jamais été pour cet anthropologue distingué la moindre source de complexes ! Tenez, dit-il en désignant sur l'une des cartes un point de la côte méditerranéenne. La mer, le soleil, cette saine odeur d'iode qui vous ravigote un homme en moins de deux ! Voilà l'idéal pour passer les vacances.

– La mer ? fit Duchenal. Cinq personnes au mètre carré, des coups de soleil, des coups de coude pour atteindre la grande bleue et des coups d'épaule, ensuite, pour tenter d'y barboter parmi la foule en délire ? Très peu pour moi. Rien ne vaut la solitude des cimes, c'est mon opinion et je la partage ! affirma-t-il en faisant sienne la boutade d'Henri Monnier.

Quatre amis inséparables qui, douze ans plus tôt, s'étaient connus en Indochine où les hasards de la guerre les avaient réunis, au sein d'un même commando parachutiste. Scellée dans cette indissoluble fraternité d'armes que confèrent mille périls chaque jour partagés, leur amitié était, pour eux, le bien le plus précieux au monde.

C'était un peu en songeant au passé que Jeff Mauroy souriait, dans son fauteuil, en voyant ses camarades défendre pied à pied leurs points de vue respectifs... et diamétralement opposés.

– Écoutez, les amis, soupira-t-il, voilà deux jours que nous tergiversons quant au choix d'un paradis pour passer les vacances. L'un veut à tout prix la montagne, l'autre ne rêve qu'à la mer, le troisième à la verte campagne. À ce train là, notre quatuor va se transformer en O.N.U. miniature et nous serons encore à nous disputer quand le moment sera revenu de regagner nos labos et nos éprouvettes ! Je propose donc de...

Venant de dehors, un cri de détresse, vite étouffé, lui coupa la parole. Pendant une seconde, les quatre hommes échangèrent un regard d'étonnement, puis, sans se concerter, ils se précipitèrent vers la baie, écartant en hâte les voiles de tulle.

Dans l'avenue Charles de Foucauld, ils aperçurent un homme qui se débattait entraîné par deux silhouettes. Négligeant le détour que leur eût imposé l'usage plus normal de la porte, ils bondirent par la baie, franchirent le jardin en quelques enjambées et se lancèrent à la poursuite des deux individus qui tiraillaient sans ménagement leur victime.

À ce bruit de course qui, soudain, résonnait dans l'artère déserte, ils s'étaient arrêtés. L'un d'eux, faisant volte-face, plongea sa main sous son aisselle mais n'eut pas le temps de dégainer son arme : d'un

formidable direct, Jeff Mauroy lui en avait ôté l'envie tandis que son complice trouvait à qui parler en la personne de Raymond Duchenal !

Sachant leurs amis de taille à se mesurer avec ces deux gredins, Gilbert Cartier et Alexandre Robin allèrent sans tarder prêter assistance à leur victime qui, lâchée brutalement, était tombée sur son séant. Le physicien et l'anthropologue ne furent pas peu surpris de constater qu'il s'agissait d'un vieillard, du moins d'un homme ayant très certainement dépassé la soixantaine. La lâcheté de cette agression les indigna. Hébéte, l'homme qu'on venait d'attaquer clignait des yeux, regardait autour de lui, encore ahuri par son aventure.

Jeff Mauroy feinta pour éviter le coup bas que cherchait à lui porter son adversaire. Il allait contrer par une prise classique de judo lorsqu'une auto, lancée à toute allure, déboucha dans l'avenue. Abandonnant leur séance de pugilat, Jeff et Duchenal sautèrent sur le trottoir en pestant contre ce chauffard qui conduisait d'une manière insensée. Mais bientôt, le vrombissement du véhicule fut couvert par le sinistre crépitemment d'une mitraillette. Jeff, Duchenal, Robin et Cartier n'eurent besoin d'aucun conseil pour se jeter à plat ventre en entraînant dans leur chute le vieillard qu'ils venaient à l'instant de remettre sur pied ! Ses agresseurs s'étaient relevés, avaient bondi sur le trottoir opposé en faisant de grands signes au chauffeur. L'auto — une I.D. de couleur sombre — freina dans un miaulement de pneus. Couverts par une nouvelle rafale, les deux hommes s'engouffrèrent à l'intérieur et l'I.D. redémarra en trombe pour disparaître en direction du Bois de Vincennes.

Une lumière était apparue aux fenêtres d'un pavillon, au bout de l'avenue, ses occupants ayant été bien évidemment tirés de leur sommeil par cette fusillade.

Alexandre Robin se releva en grommelant : son pantalon portait un accroc fort mal placé et cela paraissait l'irriter davantage que les minutes dramatiques qu'ils venaient de vivre ! Les autres s'étaient également remis debout, mais le vieillard, lui, restait à quatre pattes pour palper le sol à la recherche de ses lunettes ! Scène qui aurait pu être cocasse en d'autres circonstances ! À la lumière vacillante de son briquet, Jeff les trouva bientôt — miraculeusement intactes — et les rapporta au vieux monsieur qui, toujours clignant des yeux, les rajusta sur son nez avec un soulagement évident.

Il promena son regard de myope sur ses sauveteurs et un bon sourire éclaira son visage creusé de rides. Pas très grand mais droit comme un I, sec, nerveux, doté d'une abondante chevelure poivre et sel qui le faisait quelque peu ressembler à Einstein, le vieillard — dont le costume gris, étriqué, accentuait la maigreur — bredouilla d'une voix chevrotante d'émotion :

– Je... Je ne sais co... comment vous remercier, mémé... messieurs.

– En acceptant de venir boire un verre chez moi, proposa aimablement l'électronicien. J'habite ce pavillon, au numéro 18.

Il présenta ses amis et le vieillard, qui accepta bien volontiers son invitation, se nomma à son tour :

– Professeur Fabregoule. Hippolyte Fabregoule, compléta-t-il avec un savoureux accent qui trahissait — tout comme son nom, d'ailleurs — ses origines méridionales. Je suis archéologue et nous... nous sommes voisins, monsieur Mauroy. J'habite moi-même au numéro 20, mais depuis peu, cela explique que nous ne nous soyons pas encore rencontrés.

– Pour un premier contact de bon voisinage, grimaça Duchenal, c'est plutôt tapageur !

Alors qu'ils franchissaient la grille du jardin, deux agents cyclistes — dont l'un brigadier — firent leur apparition, débouchant de la place Cardinal-Lavigerie où l'avenue Charles de Foucauld prend naissance. Avisant le petit groupe, les deux « hirondelles » s'arrêtèrent à sa hauteur :

– Nous avons entendu des coups de feu. Cela semblait provenir de ce quartier. Savez-vous ce qui... ?

– Oh oui ! répondit Robin sans attendre la suite. C'est ici même que cela s'est passé.

– Ici ? fit le brigadier en remuant les sourcils. Il y a des victimes ?

– Mon pantalon seulement, grâce à dieu ! répliqua l'anthropologue en se tournant pour montrer le « désastre ».

– Monsieur l'agent, intervint le professeur Fabregoule, ces courageux jeunes gens m'ont secouru et ont boxé les chenapans ! Des bandits, monsieur l'agent ! Des fripouilles ! s'échauffait le vieil archéologue en appuyant ses paroles d'un mouvement de tête qui menaçait à chaque instant de faire choir ses lunettes. Des gangsters, monsieur l'agent ! Des...

– Brigadier, rectifia incidemment son interlocuteur. Bon, veuillez m'expliquer exactement ce qui s'est passé.

– Voilà, monsieur l'agent..., fit le méridional, décidément trop distrait pour s'arrêter à de futiles questions de grades !

Et de narrer par le menu l'inexplicable agression, la tentative d'enlèvement dont il avait été victime. Dépassés par cette affaire, les agents cyclistes se bornèrent à noter l'identité de l'archéologue et celle de ses sauveteurs, laissant ainsi au commissaire du quartier le soin d'enquêter sur les lieux mêmes de l'incident.

– Monsieur le professeur Fabregoule se trouvera chez moi, brigadier, indiqua l'électronicien. Veuillez dire au commissaire que nous l'attendons, ensemble, dans mon pavillon.

Les « hirondelles » pédalant vers le commissariat du XIIème, Jeff et ses hôtes regagnèrent le living confortable, spacieux et dont l'ameublement ultra-moderne se mariait parfaitement avec la monumentale cheminée en pierre de taille qui se dressait au fond de la pièce. Encore bouleversé par ces événements, l'archéologue se laissa tomber dans un club cependant que le maître de céans approchait un petit bar roulant.

Jeff lui servit un gin et interrogea ses compagnons du regard. Ceux-ci optèrent également pour le gin et le professeur leva avec eux son verre :

– Mes amis... car je vous dois bien ce titre, n'est-ce pas ? fit-il avec un sourire ému, je bois à votre courage, à ce mépris du danger qui vous a fait intervenir si promptement pour me tirer de ce mauvais pas !

– Buons plutôt à votre santé, professeur. Nous n'avons fait que notre devoir. Mais... puis-je me permettre de vous demander pourquoi on a ainsi tenté de vous enlever ? Passe encore si vous étiez atomisticien, la chose eut été alors explicable car il y a des précédents. Mais vous, un archéologue : cette spécialité n'est certainement pas très recherchée dans la chasse aux savants à laquelle se livrent certains services secrets des pays de l'Est.

Le professeur Fabregoule écarta les bras en signe d'ignorance.

– Comprends pas. Je ne détiens en effet aucun secret intéressant la défense nationale ; je ne suis pas riche — loin s'en faut ! — et je mène une existence des plus tranquilles.

– Pourtant, remarqua le biologiste Raymond Duchenal, il est impossible d'invoquer ici un mauvais coup combiné par de vulgaires rôdeurs. La nature des moyens employés : deux hommes qui vous assaillent et vous entraînent, l'approche de cette voiture prête à vous embarquer, ces rafales de mitraillette, tout cela dément l'hypothèse d'une classique agression nocturne.

– C'est aussi mon avis, approuva l'électronicien. Vous ne voyez réellement pas, professeur, ce qui pourrait expliquer cette tentative de kidnapping ? N'y aurait-il rien, dans vos travaux, qui puisse en quelque manière susciter la convoitise, l'intérêt d'une puissance étrangère ? Cela m'étonnerait, je vous l'avoue, eu égard à la nature de cette science bien pacifique qu'est l'archéologie, mais on ne sait jamais.

– Non, je ne vois vraiment pas, fit le vieillard en secouant la tête, pensif. À l'École de Chartres, je me suis spécialisé dans l'étude de la cryptographie templière, mais je doute que cette branche très particulière de...

Il s'interrompit, releva soudain ses sourcils dans une mimique d'intense stupéfaction, puis haussa les épaules, comme pour rejeter une idée saugrenue.

– Vous alliez dire quelque chose, professeur ?

– Non, monsieur Robin. Ce serait ridicule, sans aucun fondement...

– Dites toujours, professeur, l'encouragea Mauroy.

Le Méridional arrondit les épaules, persuadé de l'inanité de ce à quoi il avait songé ; néanmoins il consentit à en faire part à ses hôtes :

– Eh bien ! voilà. Il y a quarante-huit heures, j'ai reçu la visite d'un homme très distingué, portant collier de barbe et monocle. C'est un peu désuet, je vous l'accorde, mais cela lui allait fort bien, lui donnait un je ne sais quoi de très vieille France... Que démentait d'ailleurs son accent étranger, indéfinissable. Ce monsieur — qui ne daigna pas me dire son nom — retira de sa serviette un parchemin, un grimoire jauni, aux bords dentelés, rongés par les siècles et rédigé en écriture cryptographique. Ces signes, caractères et symboles, étaient identiques à ceux qu'utilisaient les Chevaliers de l'Ordre du Temple pour transcrire en code des indications concernant l'emplacement de leur richesse, de certains de leurs « dépôts » bancaires, ces valeureux Chevaliers ayant été par ailleurs de brillants financiers.

« C'est donc à moi, spécialiste de la cryptographie templière, qu'avait songé ce monsieur pour obtenir le déchiffrement de ce parchemin, soigneusement protégé entre deux plaques de plexiglas. Or, la vue de ce grimoire m'a bouleversé : il s'agissait bien d'un manuscrit templier, incomplet. *Incomplet car j'en possédais moi-même — et depuis trente ans — la partie manquante, consacrée à l'inventaire d'un trésor mais dépourvue, hélas, de toute indication relative à sa cachette.*

« Or, le parchemin que me présentait ce visiteur, je n'eus aucune peine à m'en convaincre, constituait justement le début du texte et recelait par conséquent les précieuses informations qui me faisaient défaut ! Parmi ces renseignements devaient fatalement figurer les coordonnées à partir desquelles il serait possible

de mettre à jour ces richesses. Pareille coïncidence semblait tenir du miracle ! Trente années durant, j'avais fouillé toutes sortes d'archives, visité quantité de vieilles demeures, acheté — à grand frais pour ma bourse — nombre de bibliothèques privées, des lots de vieux parchemins avec l'espoir de découvrir la partie tronquée de ce fameux grimoire.

« Et voilà que, par le plus grand des hasards, cet inconnu venait à moi, porteur de ce que j'avais tant et tant cherché ! Imaginez mon émotion, ma joie, un peu comparable à celle de Schliemann après son coup de pioche révélateur.¹ Je ne pus m'empêcher de donner à mon visiteur la raison de mon excitation et lui montrai le feuillet de parchemin jauni que j'avais, moi aussi, isolé sous deux rectangles de plastique. Ravi de me savoir propriétaire du document, l'inconnu au monocle pensa que, familiarisé avec ces signes bizarres, j'allais les déchiffrer séance tenante. Je devais évidemment le détromper : pareil travail de décryptement exigeant tout de même plusieurs jours de recherches, de tâtonnements, de vérifications. Déçu, mon visiteur s'excusa alors de ne pouvoir me laisser l'original — ce que je compris d'ailleurs fort bien — et me proposa de m'en apporter quarante-huit heures plus tard une photocopie, puis il se retira.

« Des caractères sibyllins que j'avais eu un moment sous les yeux, je n'ai pu traduire qu'un nom, car il m'est familier ; *Anicium*, c'est-à-dire Le Puy-en-Velay, en latin. Non loin de ce nom cryptographié en figurait un autre, amputé malheureusement : *Le Mona...* Toutefois je ne crois pas me tromper en l'identifiant à celui du Monastier, village proche du Puy, justement. C'est là une région que je connais tout comme mon Midi, car je possède à Langogne, à une quarantaine de kilomètres du Monastier, une petite maison de campagne où je vais parfois passer mes vacances.

« Voilà, mes amis, à quoi j'ai pensé tout à l'heure : à ce monsieur distingué qui devait... Qui aurait dû, d'ailleurs, m'apporter aujourd'hui la photocopie de son parchemin. En fait, je n'ai pas eu sa visite.

Ses interlocuteurs, qui n'avaient pas une seule fois interrompu l'archéologue dans son récit, échangèrent un coup d'œil dubitatif et ce fut Jeff qui rompit le silence :

– Vous n'avez pas eu sa visite, professeur, en revanche, vous avez eu ce soir celle de ses complices !

– Oh ! Vous ne pensez tout de même pas... commença le vieillard que cette accusation apparemment gratuite choquait.

– Au contraire, professeur, j'y pense sérieusement. Et je ne suis pas le seul...

De fait, l'expression de ses compagnons prouvait qu'ils n'étaient pas loin de se ranger à cet avis.

– Réfléchissez une minute, professeur, continua Jeff. Tout d'abord, l'allure de ce « monsieur très bien » me paraît *trop typée* pour ne pas dénoter un déguisement. Ensuite, apprenant que vous possédiez vous-même la seconde partie de ce grimoire, l'inconnu fait prudemment machine arrière, arguant qu'il ne peut vous laisser l'original de son document : Tout comme s'il ne s'était pas douté qu'un tel assemblage de signes complexes exigerait plusieurs jours de travail ! Cela paraît impensable, n'est-ce pas ? Donc, le sachant au départ, il devait inmanquablement avoir fait photocopier l'original afin de vous en confier cette reproduction sur laquelle vous auriez pu vous mettre à l'œuvre.

« Voire ! Après que vous lui eûtes dit posséder la partie manquante, il choisit ce fallacieux prétexte pour s'éclipser en vous promettant de revenir avec une photocopie.

– Et pourquoi ce revirement ? s'étonna l'archéologue.

– Pour l'excellente raison que, dans son esprit, possédant vous-même la seconde partie du grimoire, vous pouviez être en droit de prétendre à une partie du trésor. Et cela, ce « monsieur très distingué » ne le voulait sûrement pas ! Il savait — peu importe comment — que ces signes « cabalistiques » concernaient un trésor. Fort de cette certitude et obnubilé par l'appât du gain — qu'il n'entendait pas partager — il s'est retiré le plus élégamment possible... et vous a envoyé ces chenapans ! S'ils avaient réussi à vous enlever, l'inconnu vous aurait forcé à décrypter le parchemin, à lui révéler l'emplacement de la cachette et, une fois le butin en lieu sûr, vous aurait relâché... Du moins il est permis de le supposer, ce qui n'est pas prouvé.

– Mais je me serais plaint ! s'insurgea naïvement le brave homme. J'aurais alerté la police et...

– Et vous auriez — en vous supposant relâché — décrit le coupable comme étant un « monsieur très distingué, avec collier de barbe, monocle et un accent... indéfinissable ». Avec un tel portrait-robot, vous pouvez tenir pour certain que le gredin aurait pu courir longtemps sans risque de se voir interpellé ! Il lui suffisait de jeter le monocle, collier de barbe et autres postiches dans le premier égout venu pour redevenir l'innocent bonhomme qu'il était sensé être avant sa métamorphose.

¹ Allusion au célèbre archéologue allemand qui, près d'Hisarlik (Turquie) découvrit les vestiges de Troie, la puissante cité de l'Antiquité tout à tour décrite par Homère, Virgile et souvent qualifiée de « légendaire ».

– Que ce type ait pu assumer de tels risques en tentant de vous faire kidnapper, rumina Gilbert Cartier, cela me déconcerte... et m'inquiète aussi. La valeur de ce grimoire serait donc tellement grande ?

– Hé hé ! fit l'archéologue en dodelinant du chef, si j'en juge par le décryptement de l'inventaire en ma possession, ces richesses accumulées peuvent atteindre les deux cents à trois cents millions.

– Ma foi, cela commence à compter...

– Je parlais en « nouveaux francs », naturellement.

Cette précision de l'archéologue déclencha une furieuse quinte de toux chez l'anthropologue qui faillit s'étrangler et renverser son verre !

– En nounou... nouveaux francs ? bégaya-t-il, médusé. Vous... vous voulez dire vingt à trente milliards d'anciens francs ?

– À des poussières près, oui.

Jeff Mauroy et ses compagnons s'agitèrent sur leurs sièges, effarés par l'énormité du chiffre et se demandant si le Méridional ne faisait point là une « galéjade » !

– Je conçois que l'ampleur et l'importance de ces richesses vous surprennent, poursuit le savant, mais n'oubliez pas que l'Ordre du Temple était immensément riche, qu'il jouait le rôle d'un super-banquier avant la lettre. Et cette toute-puissance financière ne fut pas étrangère aux mobiles qui poussèrent Philippe le Bel — cette vile canaille — à ordonner l'arrestation puis le supplice de ces nobles et pieux Chevaliers.

– Vingt à trente milliards d'anciens francs ! répéta Jeff, abasourdi.

Le bruit d'une automobile qui se rapprochait pour venir se ranger devant le pavillon tira l'ingénieur électronicien de ses cogitations. Il jeta un coup d'œil par la baie vitrée et annonça à mi-voix :

– C'est la police, le commissaire prévenu par les agents cyclistes.

Il hésita un instant — alors que la sonnerie retentissait dans le vestibule — et ajouta rapidement :

– Professeur, je ne puis maintenant vous donner la raison de cette demande... insolite, mais ne soufflez pas un mot du trésor, de ce vieux grimoire, ni de votre mystérieux visiteur.

Interloqué par cette requête effectivement insolite, le professeur Fabregoule s'interrogea une seconde, sursauta lorsque la sonnerie résonna de nouveau et finit par acquiescer. Jeff le remercia d'un sourire de connivence et alla ouvrir. Laissant devant le pavillon trois agents en faction, le commissaire Bertrand du XII^{ème} arrondissement, et l'inspecteur Farelli pénétrèrent dans le living où Jeff fit les présentations.

L'entretien dura un peu plus d'une demi-heure, l'inspecteur prenant quelques notes au fur et à mesure du récit des événements rapportés par l'archéologue et confirmés par les quatre témoins de ce drame « inexplicable »... Du moins en apparence.

Devant cette rocambolesque tentative de kidnapping, le commissaire Bertrand fit déborder sa lèvre inférieure dans une moue perplexe :

– Vous ne vous connaissez vraiment pas d'ennemi, professeur .

Le savant secoua la tête puis, après réflexion, il hasarda :

– À franchement parler, oui, commissaire, j'ai un ennemi : le professeur Ladislas Galinarski, de l'Institut archéologique national de Pologne, à Varsovie.

– Ah ? fit le policier, flairant de sombres ramifications de cette affaire au-delà du rideau de fer. Et à la suite de quelles circonstances ce professeur Ladigalo... Galiraki...

– Galinarski, rectifia l'archéologue. Nous nous sommes affrontés au colloque international d'Archéologie qui tint ses assises à Athènes, l'an dernier, et cet ours... Je veux dire Galinarski, a osé m'attaquer.

– Il y a eu blessure ? s'informa l'inspecteur (stagiaire, il est bon de le souligner) voulant par cette question manifester sa présence jusqu'ici effacée.

– Dans mon amour-propre, oui, précisa le savant cependant que nos amis faisaient des efforts pour conserver leur sérieux devant l'attitude tragi-comique du vieux savant méridional offensé. Non content de critiquer mes conceptions, ce grossier personnage les qualifia publiquement de radotage sénile sous prétexte qu'il ne partage absolument pas mes vues et conteste la réalité de la civilisation atlante, engloutie dans un cataclysme, voici plus de douze mille ans ! Tenez, monsieur le commissaire, j'en appelle à votre jugement. Platon dans son *Critias* et son *Timée*, rapporte en effet ces paroles du sage Solon, qui les tenait lui-même de...

Pris au jeu, Hippolyte Fabregoule avait enfourché son dada, lequel risquait de les mener fort loin : Peu désireux de rallumer le conflit larvé opposant les Atlantophiles aux Atlantophobes — problème qui d'ailleurs le dépassait complètement — le commissaire Bertrand crut bon de remettre les choses au point :

– Je ne doute pas du bien-fondé de vos théories, professeur Fabregoule, et j'admets avec vous le manque de courtoisie de votre confrère Galikardi, mais...

– Galinarski, rectifia derechef le savant.

– Mais je serais extrêmement surpris, enchaîna le policier, que cette divergence de vues ait pu le pousser à vous faire enlever.

– Vous m’avez demandé si je ne me connaissais pas d’ennemi, commissaire, rappela pertinemment l’archéologue. Je vous ai répondu.

– Et je vous en remercie, professeur. Une dernière question : avez-vous ou avez-vous eu une activité politique quelconque ?

Le vieil archéologue eut un haut-le-corps parfaitement cocasse.

– Je suis un homme sérieux, commissaire ! Et ainsi que l’a fort sagement écrit Schopenhauer, l’éminent philosophe allemand auteur de *Parega et Paralipomena*, entre autres ouvrages remarquables...

Epouvanté à la perspective de se voir infliger maintenant un cours de philosophie, le commissaire battit en retraite :

– Eh bien ! c’est parfait, professeur, c’est parfait. Si vous le voulez bien, nous allons jeter un coup d’œil à l’endroit même où vous avez été agressé et ce sera tout pour l’instant. Je vous demanderai toutefois de passer demain matin, disons vers onze heures, au commissariat du quartier. Avec vos courageux sauveteurs, naturellement. Vos déclarations seront alors enregistrées et l’enquête suivra son cours.

L’examen des lieux s’avéra décevant, hormis la découverte d’une trentaine de douilles de 9mm, vraisemblablement tirées par une mitrailleuse Sten. La chaussée, soigneusement asphaltée, ne portait aucune trace de pneu. En outre, malgré la lutte à laquelle nos amis s’étaient livrés avec les deux ravisseurs, nul indice — bouton de vêtement, lambeau de tissu ou autre — ne put être recueilli.

Après le départ du commissaire Bertrand, Jeff et ses compagnons, revenus dans le living, burent un dernier verre en échangeant des regards à la dérobée. Il régnait visiblement entre eux et l’archéologue méridional une sorte de gêne due aux étranges consignes de silence dictées par l’ingénieur électronicien avant l’arrivée de la police. Jeff Mauroy considéra ses hôtes avec un sourire vaguement amusé et dissipa ce malaise :

– Vous vous demandez évidemment pourquoi j’ai suggéré au professeur Fabregoule de ne faire aucune allusion à cette histoire de grimoire et de trésor, n’est-ce pas ?

Intrigué, l’archéologue fit oui de la tête, sans le quitter des yeux.

– C’est extrêmement simple, professeur. Voilà trois jours que nous palabrons sur le choix d’un endroit pour passer les vacances : la montagne, la mer, la campagne. Impossible de faire l’unanimité ! Mais vous êtes venu et ce « grave » problème a cessé pour nous d’en être un. En effet, vos révélations concernant l’existence de cet inestimable trésor des Templiers me passionnent, tout autant que mes vieux amis, j’en suis sûr.

Avec un ensemble parfait, ceux-ci opinèrent du chef, vivement intéressés soudain.

– Voyez plutôt leurs réactions, sourit Jeff. La recherche de ce trésor nous mettrait donc tous d’accord. Que diriez-vous, professeur, si nous partions ensemble au Monastier afin de pratiquer des fouilles en vue de découvrir ce fabuleux Pactole ?

L’archéologue se caressa le menton, perplexe, avant d’ébaucher un sourire :

– Mon dieu, ce projet n’est pas pour me déplaire. Ce soir, vous m’avez prouvé amplement votre cran et votre droiture. Dans cette délicate recherche, vous seriez évidemment pour moi des collaborateurs tout indiqués. Mais... Il y a un « mais » ! Le Monastier, ce simple nom de localité, est un indice bien maigre. Privés de la première partie du manuscrit, nous allons tâtonner longuement, creuser pendant des semaines ici et là pour, finalement, passer peut-être à côté de la cachette. Je ne vous apprend rien : il nous faudrait posséder l’indispensable complément du grimoire et n’aller sur place qu’après en avoir déchiffré le contenu cryptographié.

– C’est aussi ce que doit se dire votre mystérieux bonhomme, professeur, notifia Robin. Il est également dans le cirage et vous pouvez être assuré qu’il va sérieusement réfléchir au moyen d’obtenir la traduction du texte qu’il possède.

– Oui, renchérit Duchenal, il y a de fortes chances pour qu’il ne désarme pas et réédite la tentative d’enlèvement.

L’archéologue ouvrit de grands yeux ronds, effrayé par cette perspective et déglutit avec difficulté pour demander :

– Et... Et vous, monsieur Mauroy, vous le croyez aussi ?

– Je le crois et je le crains, professeur. Mais que cela ne vous inquiète pas outre mesure. Désormais, nous sommes fermement décidés à assurer votre protection afin de vous éviter de tomber dans un piège. Nous allons vous raccompagner chez vous ou vous fermez soigneusement portes et fenêtres. Si un

visiteur se présente, à quelque heure que ce soit, téléphonez-moi. Je vous donnerai tout à l'heure mon numéro et noterai le vôtre. Au moindre signe suspect, n'hésitez pas. En cas d'urgence, vous pourriez aussi bien m'appeler depuis votre fenêtre, au premier étage. À vol d'oiseau, moins de quarante mètres nous séparent : j'entendrai sûrement.

Rien moins que rassuré, l'archéologue toussota pour s'éclaircir la voix :

– Heu... Vous ne pensez pas que nous pourrions partir demain ? Tant pis, après tout, si nous tâtonnons un peu dans nos recherches...

– Non, professeur, il nous faut prendre certaines dispositions, nous procurer pas mal de matériel avant de songer au départ. Mais c'est là seulement une question de trois ou quatre jours. Ayez confiance. Vous verrez, tout se passera bien.

Ayant raccompagné chez lui le professeur Fabregoule — qu'ils entendirent fermer soigneusement serrures et verrous — Duchenal, Cartier et Robin prirent congé de l'ingénieur électronique. Toutefois avant de le quitter, le biologiste lui posa cette question :

– Au fond, pourquoi attendre trois ou quatre jours ? C'est là, je le crois, exposer inutilement le professeur.

– Justement, Ray ! J'espère bien que l'adversaire tentera quelque chose entre-temps. Dès lors, peut-être parviendrons nous à remonter la filière... jusqu'au grimoire de ce « monsieur très distingué » ! C'est risqué, je m'en rends parfaitement compte, mais nous sommes sur nos gardes. De leur côté, le monocle et ses gibiers de potence doivent aussi s'en douter, après la tripotée que nous leur avons administrée ce soir. Partant, ils ne rééditeront pas la même opération. C'est un autre mauvais coup qu'ils doivent combiner pour s'approprier ce trésor, mais je ne vois pas lequel puisque, de toute façon, la traduction du grimoire est indispensable. À nous maintenant d'ouvrir l'œil afin de ne pas laisser cet or tomber entre leurs mains. Nous pourrions en faire meilleur usage !...

Intrigués par le sous-entendu bizarre de ces paroles, Raymond Duchenal et les autres le considérèrent avec une attention soutenue.

– Nous sommes tous les quatre de vieux copains, Jeff, et je vais très franchement te donner ma façon de penser. Depuis que ce brave homme de professeur nous a parlé de ce vieux parchemin, j'ai l'impression que tu mijotes... je ne sais trop quoi. Est-ce que je me trompe ?

– Non, Ray, ta boule de cristal fonctionne à merveille, rit-il. Et c'est précisément parce que nous sommes de vieux copains que vous devez tous trois me faire confiance : je viens d'avoir une idée et je ne veux pas encore vous en parler. Le projet n'est pas mûr. À demain, donc. En sortant du commissariat, nos emmènerons ce sympathique Fabregoule manger une bouillabaisse qui lui rappellera son pays natal. Ensuite, nous reviendrons chez moi pour bavarder de nos projets, ce que nous n'aurons pas pu faire au restaurant. D'accord ?

– OK, Jeff, nous votons pour la confiance et t'accordons les pleins pouvoirs, plaisanta le biologiste en s'en allant.

Quand la Taunus de Ray Duchenal se fut éloignée, Jeff referma le portillon du jardin en étouffant un bâillement. Il était près de deux heures du matin et l'ingénieur avait hâte de se coucher après cette soirée passablement mouvementée.

Lorsqu'il eut refermé la porte et éteint le living, à une dizaine de mètres de là, derrière une haie touffue mitoyenne du jardinet voisin, une silhouette accroupie retira de sa poche un petit appareil du volume d'une boîte de cigares. Les doigts de l'homme manipulèrent deux boutons sur le boîtier grisâtre. Une microlampe témoin s'alluma dans un alvéole, faible lueur pourpre qu'il occulta avec son pouce en portant l'appareil à ses lèvres pour prononcer, dans un murmure à peine audible :

– Chouette appelle Renard... Chouette appelle Renard.. Plan B à modifier d'urgence. Des éléments nouveaux sont intervenus dont il faut tenir compte. Voici comment se présente désormais la situation...